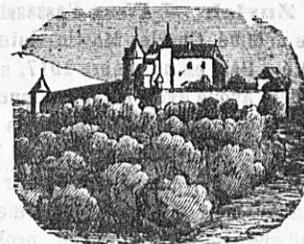




LA GRUYÈRE



ABONNEMENTS
 Suisse . . . 1 an, Fr. 4 50
 . . . 6 mois > 2 50
 Étranger . . 1 an > 9.—
 . . . 6 mois > 5.—
 payable d'avance.

Prix du numéro : 5 cent.

On s'abonne dans les bureaux de poste.

JOURNAL INDÉPENDANT, POLITIQUE ET AGRICOLE

Paraissant les mardi et vendredi.

Supplément bimensuel gratuit : « L'ÉCHO LITTÉRAIRE »

Imprimerie et Administration : Rue de la Sionge, Bulle.

HORAIRE : BULLE, arr. 9⁰² 1⁵⁵ 9¹⁵. BULLE, dép. 5²⁵ 10¹² 6³⁵.

ANNONCES

District de la Gruyère : une seule insertion, 15 c. ; annonces répétées, 12 c. Canton et Suisse, 15 cent. Étranger, 20 cts. la ligne on son espace. Annonces mortuaires, 20 c. RÉCLAMES : Suisse, 30 cent. Étranger, 40 cent. la ligne. S'adresser à Publicitas, S.A. suisse de publicité. (Cercle catholique, 1^{er} étage).

Les élections communales.

Dix jours nous séparent de la grande consultation populaire par laquelle nos villes et nos villages se choisiront des administrateurs de la chose publique.

Que sera cette manifestation de la volonté du peuple ? Satisfaction purement matérielle des besoins du moment, ou bien émanation d'une pensée plus élevée, d'un sentiment noble et généreux ? Elle sera ce que voudra le bon sens des électeurs.

S'ils n'ont en vue que leur intérêt matériel du moment, il est évident qu'ils chercheront à donner libre cours à leurs ressentiments, à satisfaire leurs rancunes, à rechercher ce qui leur sera le plus profitable et dans le temps le plus court. Mais, s'ils ont, par contre, le souci du bien-être général, de la prospérité commune, ils feront foin de leurs petites querelles, de leur propre intérêt pour ne songer qu'à celui de tous leurs concitoyens.

Et quelle sera leur attitude, s'ils sont effectivement animés des sentiments de solidarité qui doivent être à la base de nos libertés ? Ils se rangeront bravement et loyalement sous le drapeau politique qui les guida toujours vers le bien de la Patrie. Quoi qu'on en dise, la politique est encore la mère nourricière de la liberté. S'il n'y avait pas la politique, quel serait notre idéal ?

Sous les plis de notre bannière, c'est encore par la politique que nous réaliserons cet idéal de justice, de liberté et de solidarité qui doit distinguer de vrais républicains, de sincères démocrates.

Sans idéal, un peuple est mûr pour la décrépitude et pour la servitude. Or, peut-on sans rougir appeler idéal le souci du bien-être présent, la recherche des jouissances matérielles, l'accroissement de notre prospérité, toutes manifestations de l'instinct qui sont la négation même du patriotisme ? Patriotisme signifie en effet oubli de soi-même et dévouement à ses semblables. Or, est-ce autre chose si ce n'est de l'égoïsme que de songer à sa seule personne pour oublier les droits de nos semblables et ceux de notre postérité.

Depuis de longues années déjà, nos Confédérés alémaniques luttent vigou-

reusement contre le lent envahissement des cœurs par ce qu'ils appellent la Realpolitik. Ils sont nos aînés dans la démocratie ; ils en connaissent mieux que nous peut-être les dangereux écueils, où risquent de sombrer notre indépendance et nos libertés.

Eh bien suivons-les bravement sur ce chemin d'honneur. Luttons contre la politique d'affaires, c'est-à-dire contre cette tendance qui nous pousse à songer à soi avant de songer à la Patrie.

Si cette lutte est nécessaire sur le terrain fédéral ou cantonal, l'est-elle moins dans le domaine communal ? Bien téméraire serait celui qui oserait le prétendre.

Écoutons, en effet, la voix des querelles de clocher, les appels discordants des rivalités de familles ou de quartiers et nous verrons l'administration communale périlcliper et finir par sombrer dans l'abîme. Nos petits-fils songeraient alors avec dégoût à ces ancêtres qui ont préféré leur satisfaction personnelle à celle que donne l'accomplissement du devoir.

Il n'y a donc pas deux voies à suivre dans les prochaines élections. Nous suivrons notre vieille bannière et nous choisirons les plus dignes, ceux qui ont constamment fait preuve de dévouement aux affaires publiques ou dont les capacités méritent qu'on fasse appel à leur dévouement.

Peut-être eût-il mieux valu, dans les circonstances présentes, que cette consultation populaire n'eût pas lieu en ce moment. Le travail des conseils communaux est considérable et leur tâche devient toujours plus difficile. Ce ne sont pas des novices qui parviendront à mener à chef une œuvre aussi grande, entre autres, que celle du ravitaillement.

Mais nos conseillers eux-mêmes ne demandent pas mieux que de se retremper dans le suffrage populaire. Ils en ressortiront plus forts, plus aptes à remplir leur besogne ardue et ingrate d'administrateurs communaux.

NOUVELLES SUISSES

Chambres fédérales. — Les Chambres fédérales se réuniront le 11 mars, à 3 heures de l'après-midi.

Le Conseil national s'occupera, dans sa première séance, de la vérification des pouvoirs, puis il abordera immé-

diatement le rapport du Conseil fédéral sur les mesures de neutralité.

An Conseil des Etats, il y a à l'ordre du jour de la première séance, l'initiative socialiste tendant à l'introduction de l'impôt direct fédéral, puis le projet de rachat du chemin de fer du Tössthal.

Mutualistes romands. — Des délégués de la Fédération des sociétés de secours mutuels de la Suisse romande réunis à Lausanne, représentant 30,000 membres, reconnaissent que la Confédération a le devoir de développer sans retard les assurances sociales en cas de maladie et d'arriver au plus vite à la réalisation de l'assurance invalidité et vieillesse. Cependant, estimant que la mutualité n'est pas compétente pour empiéter sur les droits du législateur fédéral et des cantons en matière d'impôts, ils décident de ne pas appuyer l'initiative concernant la régle fédérale de la chasse, et de laisser aux mutualistes romands toute liberté de se prononcer à ce sujet.

Le maximalisme en Suisse. — Un incident assez grave s'est produit dimanche soir aux casernes d'Yverdon. Le commandant du détachement des déserteurs russes avait fixé la rentrée à 9 h. 30 et en avait informé les cafetiers de la ville.

Or, une patrouille de gendarmes trouva dans un café, après l'heure de la rentrée, plusieurs Russes, dont l'un était pris de vin. Elle les appréhenda et les conduisit aux casernes, malgré leur résistance. Un déserteur reçut des coups et un gendarme fut jeté à terre. Il n'en fallut pas plus pour mettre le feu aux poudres.

Un Russe, entendant le bruit, se précipita dans les salles de la caserne où étaient ses compatriotes, en criant : « On bat nos frères ! »

En un instant, les déserteurs furent debout et se précipitèrent dans la cour de la caserne, entourant le groupe de gendarmes et de retardataires, vociférant et menaçant les agents de la force publique. Il s'en fallut d'un fil qu'un incident plus grave se produisît. Heureusement, l'officier suisse chef de poste sut garder tout son sang-froid et réussit à calmer les mutins, qui réintégrèrent leurs dortoirs.

Les délégués des jeunesses socialistes du canton de Zurich ont tenu récemment leur assemblée annuelle. Ils

ont décidé de demander au parti socialiste de convoquer des réunions de soldats en vue de convertir ceux-ci à l'« antimilitarisme pratique » !

Et l'on continue à laisser en toute liberté ces empoisonneurs publics.

Prisonniers évadés. — A Bellinzona sont arrivés cinq officiers italiens, évadés d'un camp de prisonniers d'Autriche, et qui ont gagné le Tessin par la vallée de Münster, après mille difficultés. Comme ils ne demandaient qu'à reprendre du service, ils ont été reconduits en Italie.

La contrebande. — A Kreuzlingen (Thurgovie), un soldat suisse a arrêté un contrebandier au moment où celui-ci tentait de passer du cacao en Allemagne. L'enquête a amené l'arrestation de plusieurs autres coupables.

La contrebande du cacao doit être fructueuse, cette denrée coûtant 50 marks le kilo en Allemagne.

Notre ravitaillement par les États-Unis. — Le Bureau officiel du commerce américain pour la période de guerre publie son premier rapport à M. Wilson.

Ce rapport expose les lignes générales de la politique suivie par le bureau pour contrôler le commerce d'exportation et d'importation et empêcher les relations commerciales avec l'ennemi. Le rapport manifeste le constant désir de sauvegarder les intérêts des États neutres.

« Une mesure de large portée, dit le rapport, datant du 5 décembre 1917, assure à la France des arrivages périodiques de certaines quantités de grains et prévoit l'octroi de licences d'exportation pour un supplément d'approvisionnements de denrées alimentaires et d'autres articles nécessaires au maintien de l'existence économique de la Suisse.

» D'autre part, le gouvernement helvétique donne des assurances satisfaisantes que les articles importés ne seront pas réexportés et qu'il consent à limiter à certains autres égards son commerce avec l'ennemi. »

Les rapatriés. — Mardi matin a passé à Bâle le 142^{me} train d'évacués. Depuis le 5 novembre 1917, 192,000 évacués au total ont passé à Bâle. A partir de ce jour, les transports sont interrompus pour un temps indéterminé.

Zurich. — Avez d'assassin. — Le nommé Charles-Martin Suter, arrêté à Bâle en novembre 1917, et qui a déjà avoué avoir assassiné une employée de chemin de fer nommée Paula Weigl et une Russe du nom de Poiré, à Zurich, a avoué en outre avoir commis à Nidau une tentative de meurtre sur une jeune fille. Il s'agit probablement d'une tentative de meurtre commise en 1916 sur une jeune fille de 17 ans du nom de Hegnauer.

A L'ÉTRANGER La guerre en Europe.

La terreur maximaliste.

On apprend que, pendant les troubles de Kief, les fils de M. Rodzianko, président de l'ancienne Douma, et le prince Youssouf, qui fit disparaître Raspoutine, auraient été tués.

Appel à la résistance.

Les journaux publient la proclamation suivante lancée par voie d'affiches dans les rues le 25 février :

Ouvriers ! Paysans ! Soldats ! Matelots !
Le pouvoir du Conseil a accepté les conditions de paix imposées par les gouvernements austro-allemand et hier notre réponse a été envoyée par radiotélégramme. Nous en attendons encore la confirmation.

Mais les assassins impérialistes continuent leur course monstrueuse dans l'intérieur de la Russie. Les âmes damnées de Guillaume, les Kalédoniens allemands unis aux gardes blancs avancent, fusillant les soviets, reconstituant le pouvoir des propriétaires, des banquiers et des capitalistes et préparant la restauration de la monarchie.

La Révolution est en péril ! Un coup mortel sera porté à la Petrograd rouge ! Si vous tous, ouvriers, soldats et paysans, voulez garder le pouvoir et les soviets, combattez jusqu'au dernier soupir ces hordes qui s'avancent sur vous !

L'heure solennelle et décisive a sonné : travailleurs et opprimés, hommes et femmes, venez grossir les rangs des bataillons rouges !

Tous aux armes ! Et que la lutte ne cesse qu'avec votre dernier soupir !

FEUILLETON DE « LA GRUYÈRE »

LA FEMME MOUSQUETAIRE

PAR

HENRY GRENET

— Vous pouvez, en effet, beaucoup, ma petite comtesse, ayant un pied à la ville et un à la cour, sans compter toutes les facilités que je vous procurerai.

— Je ne doute pas qu'avec l'aide de madame la marquise, nous ne fassions de grandes choses.

— Oui, moi, j'en suis sûre. Ecoutez, comtesse. Sa Majesté le roi va offrir à la cour une grande fête à Versailles.

— Je le sais, madame, je suis du carrousel.

— Ah ! vous en êtes, c'est fort bien. J'allais vous dire de vous y trouver en tout état de cause. D'ici là, j'aurai travaillé et pourrai vous tracer une ligne de conduite.

— Comment verrai-je madame la marquise ?

— Montreuil, la petite Montreuil qui vous a amenée, nous servira de trait d'union. Vous saurez bien la reconnaître ?

— Oui, madame.

— Je n'ai plus rien à vous dire pour aujourd'hui. Ah ! j'oubliais. Prenez cette bour-

Les Bolcheviks capitulent.

La résistance des Bolcheviks n'a pas été de longue durée. Pour la seconde fois ils offrent à l'ennemi de capituler à discrétion.

Les Allemands n'en continueront pas moins leur offensive qui ne rencontre presque pas d'obstacles et leur permet la récolte d'un riche butin de guerre.

Les conditions de paix allemandes à la Russie.

Au Reichstag, le sous-secrétaire d'Etat von dem Bussche déclare : De différents côtés, on a exprimé le désir de connaître l'ultimatum adopté par les délégués russes. Cet ultimatum est ainsi conçu :

L'Allemagne est prête à reprendre les négociations avec la Russie et à conclure la paix aux conditions suivantes :

L'empire allemand et la Russie déclarent l'état de guerre terminé ; les deux nations sont décidées à vivre désormais sur un pied de paix et d'amitié.

Les annexions.

Les territoires, qui sont à l'ouest de la ligne indiquée aux délégués russes à Brest-Litovsk et qui appartenaient à l'empire russe, ne sont désormais plus soumis à la souveraineté territoriale de la Russie.

Cette ligne doit être, dans la région de Dwinsk, déplacée jusqu'à la frontière orientale de la Courlande. L'ancienne dépendance de ces régions vis-à-vis de l'empire russe ne doit en aucun cas les engager à des obligations envers la Russie. La Russie renonce à toute immixtion dans les affaires intérieures de ces régions. L'Allemagne et l'Autriche-Hongrie ont l'intention de fixer le sort futur de ces régions d'accord avec leurs populations. L'Allemagne est prête, aussitôt que la paix générale sera conclue et que la démobilisation russe sera complètement terminée, à évacuer le territoire situé à l'est de la ligne sus-mentionnée.

L'évacuation par les troupes russes.

La Livonie et l'Esthonie seront immédiatement évacuées par les troupes russes et la garde rouge et occupées par des forces de la police allemande, jusqu'à ce que les institutions du pays assurent la sécurité et jusqu'au rétablissement de l'ordre. Tous les habitants arrêtés pour des motifs politiques doivent être immédiatement relâchés. La Russie conclura aussitôt la paix avec la république populaire

ukrainienne. L'Ukraine et la Finlande seront, sans aucun retard, évacuées par les troupes russes et la garde rouge.

La restitution des provinces turques.

La Russie fera tout ce qui est en son pouvoir pour assurer rapidement la restitution régulière à la Turquie de ses provinces d'Anatolie orientale. Elle reconnaît la suppression des capitulations turques.

Le désarmement.

La démobilisation complète de l'armée russe, y compris celle des formations nouvellement organisées par le gouvernement actuel, se fera immédiatement. Les navires de guerre russes de la mer Noire, de la Baltique et de l'Océan Arctique doivent être aussitôt ramenés dans les ports russes jusqu'à la conclusion de la paix générale ou être désarmés aussitôt. Les navires de guerre de l'Entente dans les eaux russes seront soumis au même traitement que les navires russes. La navigation commerciale dans la mer Noire sera reprise comme il est prévu dans l'armistice ; il faut donc commencer de suite à relever les mines. La zone du blocus dans l'Océan Arctique ne subit aucune modification jusqu'à la conclusion de la paix générale.

Les conditions économiques.

Le traité commercial germano-russe de 1904 entre de nouveau en vigueur, ainsi qu'il a été prévu dans l'article 7 paragr. 2 du traité avec l'Ukraine, sauf les avantages particuliers pour les pays d'Asie qui étaient prévus dans l'article 11, paragr. 3, alinéa 3 du traité de commerce. En outre, toute la première partie du protocole final est rétablie avec l'adjonction des points suivants : garantie de la liberté d'exportation ; franchise de douane pour l'exportation du minerai ; prochaines négociations pour la conclusion d'un nouveau traité de commerce ; garantie que la clause de la nation la plus favorisée sera appliquée au moins jusqu'à fin 1925, même au cas où le traité provisoire serait dénoncé. Enfin, sont également adoptées les stipulations contenues dans l'art. 7, chiffre 4, paragr. 3 et chiffre 5 du traité de paix avec l'Ukraine.

Petrograd hors de danger.

Le correspondant à Petrograd de l'*Intransigeant* dit : « J'apprends de source autorisée que les Allemands suspendent leur offensive contre la Russie. Petrograd ne court aucun danger immédiat. La nouvelle sera rendue publique demain. Je me porte garant de l'authenticité de cette dépêche. »

Un navire-hôpital coulé.

Le navire-hôpital *Glenart-Castel* a été coulé dans le canal de Bristol le 26 février, à 4 h. du matin. Le navire quittait l'Angleterre et avait toutes ses lumières allumées. Il n'y avait ni malades, ni blessés à bord. Les survivants ont été amenés à la côte par un contre-torpilleur américain. Huit barques sont encore à la dérive. De plus amples informations seront publiées aussitôt reçues.

CANTON DE FRIBOURG

Répartition du sucre et du riz en mars 1918. — Le Conseil d'Etat a fixé comme suit, pour le mois de mars prochain, la quantité maxima de denrées monopolisées à répartir aux habitants par l'entremise des autorités communales : 750 gr. de sucre et 400 gr. de riz.

Enquête bois et tourbe. — L'Office cantonal de ravitaillement informe les intéressés que les feuilles d'enquête sur les besoins en bois de feu et tourbe doivent être remises par les consommateurs jusqu'au 1^{er} mars, aux *Offices communaux de ravitaillement*, et non à l'Office cantonal ou Bureau du combustible.

GRUYÈRE

Du Léman à Zermatt.

Par suite d'un malentendu, cette séance de projections a été indiquée comme devant avoir lieu au Café Moderne, alors qu'elle sera donnée le 3 mars, à l'Hôtel de Ville, à Bulle.

On nous écrit à ce sujet :

Cette soirée réserve à tous les admirateurs de nos beautés alpestres d'agréables surprises et de profondes émotions. Elle se recommande d'elle-même tant par la qualité de son organisateur que par le choix du sujet.

Fils d'artiste, M. Gos est un photographe de talent et d'une grande culture artistique. C'est en outre un alpiniste de carrière. Les Alpes valaisannes lui sont particulièrement familières. Les récits très personnels qu'il nous fera de ses ascensions du Cervin, du Weisshorn, de la Dent Blanche, etc., auront cette fraîcheur des impressions vécues. Ces projections auront le grand mérite de nous faire mieux aimer notre pays, en nous révélant les beautés naturelles de ce Valais grandiose, à la poésie sauvage et mystique.

Cette séance a déjà obtenu de grands succès dans plusieurs villes de notre Suisse romande.

Nous tenons à signaler ici que M. Gos est le frère de Charles Gos, le distingué homme de lettres, l'auteur des *Croquis de frontières* et de *Près des Nevés et des Glaciers*, que Bulle a déjà

Versailles, à la fête qui se prépare, et où elle me fera connaître ses ordres.

— Nous l'accompagnerons.

— D'autant plus volontiers, ajouta M. de Léon, que je n'ai pu rejoindre ma chère Léonore depuis huit grands jours.

— Compte sur nous pour l'aider.

— Ainsi, tout est bien convenu. Nous nous retrouverons tous les trois à Versailles, où je vais faire retenir, à l'avance, un grand appartement à l'*Etoile d'Or*.

— Tu nous logeras ?

— Oui. C'est M. de Louvois et Mme la marquise de Montespan qui payent. Puisque vous m'aidez à travailler pour mes protecteurs, c'est bien le moins que je vous défraye de vos dépenses.

— Tu as donc des crédits ?

— Illimités.

— Alors, plus de scrupules, nous acceptons.

Sur ces mots, les trois amis se séparèrent. Ils devaient se retrouver le jeudi suivant à Versailles, où la cour tout entière allait se transporter.

(A suivre.)



Les deux

PIERRE

— Oui !... oui !...

bonne idée. Mon pauvre. Son ami Brunet, l'âme la plus haute que j'aie vue qu'une fois, et qui m'a écrit et produit. Il m'a écrit et rappelle, en m'envoyant l'ai perdu de vue... c'est quand on a besoin se rapprocher d'eux. n'era. Il sait les nouvelles vérités de l'existence.

Georges réfléchit.

Il est père de famille, songea-t-il, et doit avoir ou deux ans de plus que les enfants vivraient ensemble reprendre la mienne.

lut pour ma fille, le prit du fugitif.

Antoine Brunet terrible qui avait brièvement les atrocités de la révolution. les atrocités de la révolution.

Le brave homme qui un charbonnage peu commun le pays de Charleroi.

Confiné au fond de la toine Brunetmont n'a du malheur qui s'étendait sur son vieil ami.

Les journaux de la digne homme que Mais était-il chez lui ?

— Pour les besoins de voyageait souvent. Il importait à Da suite.

Il prit une feuille de che suivante :

Antoine Charbonnage

près

Le fils de votre

de Bapaume a besoin

recevoir au plus tôt



Supplément bimensuel gratuit à LA GRUYÈRE

Abonnements à l'Echo littéraire seul 1 fr. 50

Les deux Frangines

PAR
PIERRE DECOURCELLES. 11

— Oui !... oui !... murmura Georges. C'est une bonne idée. Mon pauvre père me l'a dit bien souvent. Son ami Brunemont est le meilleur cœur et l'âme la plus haute qu'il ait rencontrés. Je ne l'ai vu qu'une fois, et c'est l'impression qu'il m'a produite. Il m'a écrit pour mon mariage, je me rappelle, en m'envoyant son cadeau... Depuis, je l'ai perdu de vue... On est ingrat, dans la vie, et c'est quand on a besoin des gens qu'on pense à se rapprocher d'eux. Mais M. Brunemont pardonnera. Il sait les nécessités aussi bien que les craintes de l'existence.

Georges réfléchit un instant.

Il est père de famille, si je me rappelle bien, songea-t-il, et doit avoir une fillette qui n'a qu'un ou deux ans de plus que Denise. Les deux enfants vivraient ensemble jusqu'à ce que je puisse reprendre la mienne... Oui ! oui ! Ce serait le salut pour ma fille, le salut pour moi !

Une question se présenta tout de suite à l'esprit du fugitif.

Antoine Brunemont connaissait-il le coup terrible qui avait brisé la vie de Georges ?

Les journaux lui avaient-ils appris son arrestation, les atroces soupçons qui pesaient sur lui ?

Le brave homme vivait très retiré, exploitant un charbonnage peu étendu, mais prospère, dans le pays de Charleroi.

Confiné au fond de sa retraite, peut-être Antoine Brunemont n'avait-il pas entendu parler du malheur qui s'était abattu sur le fils de son vieil ami.

Les journaux de Paris n'intéressaient guère le digne homme que ses occupations absorbaient.

Mais était-il chez lui ? Était-il même en Belgique ?

Pour les besoins de ses affaires, le négociant voyageait souvent.

Il importait à Davenesle d'être fixé tout de suite.

Il prit une feuille de papier et rédigea la dépêche suivante :

Antoine Brunemont,

Charbonnage de Ruminwerk

près Charleroi.

Le fils de votre vieux compagnon d'armes de Bapaume a besoin de vous. Pouvez-vous le recevoir au plus tôt ! Veuillez télégraphier

voilà votre réponse au nom de Gustave Darmont, Grand-Hôtel, Bruxelles.

Trois heures ne s'étaient pas écoulées qu'un des garçons frappait à la porte de Georges.

Sur un plateau il apportait une enveloppe jaune.

Davenesle la prit et la décacheta vivement.

Elle contenait ces simples mots :

« Je vous attends, mon cher enfant. »

XIV

Les étrennes de la France.

La division Robin, composée de mobilisés de l'armée du Nord, comptait dans ses rangs deux sergents que les dangers bravés en commun avaient unis fraternellement.

C'était Pierre Davenesle, le père de Georges, et Antoine Brunemont, dont nous venons de parler.

C'était l'époque douloureuse où la France s'efforçait de ramasser les tronçons de son épée brisée.

Après un combat au Quesnel, une bataille avait lieu, le 27, à Villers-Bretonneux, mais nos troupes furent écrasées par le nombre, et vers quatre heures du soir, il fallut se replier sur Corbie. Amiens tombait au pouvoir des Allemands, et Rouen, dont la route devenait libre, subissait bientôt le même sort.

Tout à coup, le général de brigade Faidherbe arrivait d'Afrique, galvanisait en moins d'un mois ces troupes déconcertées, rendait le courage et l'espoir à tous, et reprenait audacieusement l'offensive. Le premier succès de l'armée du Nord sous le nouveau commandement fut la reprise de Ham par le général Lecomte, dans la nuit du 10 décembre.

Détail peut-être oublié, l'ennemi capitula. Hélas ! le fait resta unique. On lui fit deux cent dix prisonniers, dont douze officiers.

Le 23 décembre, Manteuffel nous attaquait à Querrieux, Pont-Noyelles et Daours.

Après une violente canonnade, nos soldats, se couvrant de gloire, délogeaient les Allemands de toutes leurs positions et leur faisaient de nombreux prisonniers.

La division Moulac prenait Daours et Vecquemont. La division du Bessol occupait Pont-Noyelles et Querrieux. La division Derroja s'emparait de Bavelincourt et de Préhencourt, dont Antoine Brunemont et Pierre Davenesle, à la tête de leur section, enlevaient les premières maisons à la baïonnette.

Depuis six semaines, ces deux héros obscurs combattant côte à côte s'étaient sauvés dix fois la

vie, ne reculant devant rien, dès qu'il s'agissait, pour l'un, de venir en aide à l'autre.

Tout près de Béhencourt se trouvait un château dans lequel, à la fin de cette sanglante journée, on rapporta morts les trois châtelains, le père et les deux fils.

C'étaient des manufacturiers du pays, les chefs de la maison Marancey père et fils. De la famille, il ne reste plus qu'une belle jeune fille de vingt-trois ans environ, Germaine Marancey.

Elle reçut les corps de son père et de ses deux frères avec désespoir.

— La consolation que j'ai dans ma douleur, dit-elle, c'est qu'ils sont morts en braves pour la France !

Les mobilisés cantonnèrent sur les terrains qu'ils avaient si vaillamment arrachés à l'ennemi. Antoine et Pierre, logés au château, furent témoins de l'héroïsme de la jeune fille.

Brunemont, que sa profession de négociant avait mis fréquemment en relations avec M. Marancey et ses fils, alla apporter l'expression de sa tristesse et de son admiration pour leur belle conduite à la seule survivante de la famille qui le reçut avec une dignité et un courage dont il fut très ému.

Le soir, il en parla à son ami Davenesle.

La jeune fille avait dit sa douloureuse fierté de voir tomber les siens au champ d'honneur. Elle ajoutait n'avoir qu'un désir, celui de pouvoir, elle aussi, montrer que les femmes françaises n'étaient pas inférieures aux hommes dans la lutte pour défendre le sol sacré de la Patrie.

Nos troupes, qui avaient passé la nuit sur le champ de bataille, par quatre degrés au-dessous de zéro, et qui n'avaient pour vives que du pain gelé, attendirent en vain, le lendemain, le retour des Allemands ; il fallut aller au-devant d'eux.

Davenesle et Brunemont quittèrent Béhencourt. La température devint encore plus rigoureuse, et un froid terrible régna dans la contrée pendant les jours suivants.

L'ennemi s'efforçait de détruire les communications entre les villages et, par suite, entre les différents tronçons de la vaillante petite armée qui opérait contre lui.

Les lignes télégraphiques étaient saccagées et brisées.

Dans tout le pays, les fils gisaient sur le sol ; les poteaux étaient détruits ; les isolateurs cassés à coups de crosse de fusil.

Le 2 janvier, une sorte de fièvre régnait dans les régiments qui tenaient la campagne. Péronne était cernée et bombardée ; on se disait que Faidherbe tenterait l'impossible pour sauver la ville.

Tout le monde sentait qu'une action était imminente.

Le colonel Boislisle, commandant le régiment des mobilisés où se trouvaient Brunemont et Davenesle, était isolé en pointe d'avant-garde.

Il inspectait les bivouacs de son régiment, la nuit, lorsque, devant celui des deux amis, un officier vint devant son chef.

— Mon colonel, c'est une estafette qui se présente de la part du général Robin.

— Une estafette ! s'écria le colonel... Mais les Prussiens ont coupé toutes nos communications ! Aucun cavalier n'a pu percer des lignes aussi denses et parvenir jusqu'ici !

— Ce n'est pas un cavalier, mon colonel, c'est une femme.

— Une femme ! Par un froid pareil... à pareille heure...

— Oui, mon colonel, une jeune femme.

— Amenez-la-moi.

Bientôt, dans la zone lumineuse formée par le feu du bivouac, une forme se dessina.

C'était une femme très pâle et très énergique, portant une jupe courte. Elle tenait un pli à la main.

Brunemont poussa du coude Davenesle.

— C'est elle ! fit-il.

C'était, en effet, Mlle Germaine Marancey.

— C'est vous, mademoiselle, fit le colonel en se découvrant, qui m'apportez cette dépêche ?

— Oui, colonel. Il fallait absolument qu'elle vous parvint, a dit le général Robin, qui est resté à Béhencourt, dans le château de mes parents, aujourd'hui le mien, puisque l'ennemi me les a tués...

— Mais vous n'avez pas pu traverser la campagne ?

— Non !

— Comment êtes-vous venue, alors ?

— Par la rivière.

— Elle est gelée...

— J'ai patiné. Toute petite, sur le grand étang du château, mon père et mes frères m'avaient appris ce que nous considérons comme un jeu. J'ai profité de leurs leçons.

— Mais vous avez dû mettre longtemps.

— Sept heures environ. Je suis partie à cinq heures ; il est minuit.

— L'ennemi n'a pas soupçonné votre passage ?

— Quelques sentinelles placées sur les rives ont vu une silhouette glisser sur la rivière. Quelques-unes ne se sont pas rendu compte, d'autres ont tiré sur moi, mais j'allais si vite que je n'ai pas entendu siffler leurs balles, et voici la dépêche, colonel !

— Votre conduite est admirable ! s'écria l'officier supérieur, et il n'y a qu'une Française capable d'un pareil dévouement !

Il ajouta après avoir pris le papier :

— Il faudrait maintenant que vous puissiez vous reposer et vous réchauffer... Malheureusement, ma tente est loin, et vous devez être fatiguée...

Antoine Brunemont fit trois pas en avant et porta la main à son képi.

— Si vous le permettez, mon colonel, j'ai l'honneur de connaître Mlle Marancey. J'entretenais avec son père et ses frères d'affectueuses relations... Notre bivouac est aussi confortable que possible par un temps pareil... Nous avons une grange où le foin abonde... du bois à profusion. Nous pourrions peut-être offrir à mademoiselle, mon ami, Davenesle et moi, ainsi que les autres hommes de la compagnie, une hospitalité qui ne serait pas aussi confortable que celle qu'elle nous a donnée, il y a quelques jours, au château de Béhencourt, mais qui, pourtant, la mettrait à l'abri de la faim et du froid.

— Vous acceptez, mademoiselle ? demanda le colonel. La société de ces hommes ne vous effraie pas ?

— J'ai pu apprécier le courage de tous ces braves gens, colonel. M. Brunemont m'a prouvé, tout dernièrement, la bonté et la loyauté de son cœur. J'accepte avec reconnaissance l'offre qu'il veut bien me faire, en son nom et au nom de ses amis. Une orpheline française ne peut pas avoir de gardiens plus sûrs que les compagnons d'armes du père et des frères qui sont morts à leurs côtés.

Le colonel fit un signe approbateur, et, ôtant son képi, salua la jeune fille.

Puis, vivement, il décacheta la dépêche.

— Capitaine, fit-il en se tournant vers le chef de la compagnie des mobilisés.

— Mon colonel ?

— Voici ce que me demande le général Robin ; il faut absolument qu'à midi, demain, les communications télégraphiques soient rétablies entre lui et nous. L'action va s'engager sur toute la ligne, et il est indispensable qu'on puisse communiquer. Il y va du salut de l'armée... Donc, dès le lever du soleil, mettez vos hommes au travail, mon cher capitaine.

— Comptez sur moi et sur eux, mon colonel !

Le soleil se leva tard au mois de décembre. Pourtant à sept heures du matin, au tout petit jour, tous les mobilisés étaient à l'œuvre.

Partout où il y avait des fermes, des maisons, des arbres, des pans de murs, ils accrochaient les fils, installaient les isolateurs, ou en improvisaient avec des verres et des bouteilles vides.

Le canon commença à retentir sur la droite du régiment, que la besogne n'était pas encore achevée. Il restait tout un espace de plaine traversé par la rivière glacée grâce à laquelle Germaine Marancey avait pu parvenir, la veille, jusqu'au colonel, où le travail semblait impossible.

Pas un arbre, pas un débris de muraille, où accrocher les fils d'où dépendaient peut-être la victoire et le sort des opérations ultérieures.

Le capitaine, qui explorait l'horizon avec sa lorgnette, était furieux.

— Voilà ces gueusards de Prussiens qui commencent à garnir les hauteurs, et notre pauvre télégraphe va rester muet.

En effet, sur la terre gelée, les débris s'étaient, lamentablement inutilisables.

Les poteaux, hachés à coups de cognée, étaient réduits au quart de leur hauteur.

Vainement le capitaine chercha un support, naturel ou artificiel, pour les suspendre.

Un feu de salve, dirigé sur la compagnie, annonça que l'ennemi attaquait.

— C'est fini ! dit tristement le capitaine. Nous n'aurons pas accompli notre tâche. Et penser que le gain de la journée est peut-être dans ces outils-là ! fit-il désolé, en désignant les fils rouillés.

— Pardon, mon capitaine, dit le sergent Brunemont. Il y a peut-être un moyen ?

— Un moyen !... Vous êtes fou, sergent. Où voulez-vous suspendre ces sacrés fils ? Pas un arbre, pas une haie !... Pour télégraphier, il faut des poteaux. Nous ne pouvons en improviser.

— Faites excuse, mon capitaine. Nous pouvons peut-être les remplacer.

— Par quoi ?

— Par nous.

— Vous ?

— Ma foi, oui. En tenant ces cotrets-là en l'air nous-mêmes, nous ferons l'office de poteaux. Nos haïtonnettes fichées dedans nous aideront à les maintenir, si nos forces n'y suffisent pas.

— Vous croyez cela possible ?

— On peut toujours essayer, mon capitaine.

— Mais certainement, mon ami. Seulement, le poste est rude, on va vous canarder sans rémission... Pensez donc quelles cibles vous offrirez aux Allemands !

— Bah ! on ne meurt qu'une fois... Au petit bonheur. En somme, il ne faut qu'une demi-dou-

zaine de ces poteaux-là dans la traversée de la plaine. On se relaiera. Mon camarade et moi, nous sommes de la première tournée.

— Faites !

— Vous avez entendu, les enfants ? dit le sergent Brunemont, en se tournant vers le gros de la compagnie. Qui veut en être ?

Tous les hommes, sans exception, levèrent la main.

— Eh bien ! à la bonne heure ! On ne flâne pas devant l'ouvrage, ici. On commencera par la gauche, comme pour la distribution de rhum... Les quatre premiers... par le flanc droit... droite ! arme sur l'épaule droite... En avant, marche !

Et, précédé des deux sergents, le petit peloton se dirigea vers la plaine.

Une demi-heure après, le télégraphe fonctionnait entre l'état-major général et la division Robin.

La rage des soldats allemands postés sur les hauteurs leur avait fait prendre les poteaux vivants comme point de mire.

Il fallut remplacer six fois dans la matinée les compagnons d'Antoine Brunemont et de Pierre Davenesle.

Par un miracle comme on en voit souvent en de pareilles circonstances, les deux sergents seuls furent respectés par les balles des Prussiens.

Elles sifflèrent autour d'eux, mais elles les épargnèrent.

Le bois des poteaux qu'ils tenaient étaient éraflés, les pans de leurs capotes furent plusieurs fois traversés ; quelques balles mortes vinrent même les effleurer, mais aucune sérieuse blessure ne les atteignit.

Pendant les intervalles où le télégraphe se taisait, les deux sergents et leurs nouveaux compagnons prenaient un repos bien gagné.

Puis, dès que le bruit caractéristique annonçait la reprise des communications, les six poteaux vivants reprenaient leur position qu'ils gardaient pendant toute la durée du message.

Grâce à cet héroïsme sublime, le général Robin pouvait faire transmettre dans la nuit cette dépêche du général en chef :

« Général à ministre de la Guerre, et commissaire de la Défense à Lille.

» Aujourd'hui, 3 janvier, bataille sous Bapaume, huit heures du matin à six heures du soir.

» Nous avons chassé les Prussiens de toutes les positions, de tous les villages. Ils ont fait des pertes énormes et nous des pertes sérieuses.

» *Avesnes-lez-Bapaume, 3 janvier.*

» FAIDHERBE. »

La France, pour ses étrennes, recevait la nouvelle d'une victoire.

Le lendemain, le général Robin mettait à l'ordre du jour les noms des sergents Pierre Davenesle et Antoine Brunemont.

Mlle Germaine Marancey ne fut pas la dernière à féliciter hautement les deux amis de leur ingéniosité autant que de leur courage.

Six mois après, la guerre finie, les combattants de l'armée du Nord redevenus citoyens et ayant repris leurs occupations, Davenesle reçut un jour la visite de son frère d'armes Brunemont.

— Mon cher Pierre, dit le négociant lillois, je viens vous annoncer une nouvelle et vous demander un service.

— Vous savez, mon cher Brunemont, fit le père de Georges, que vous pouvez compter sur moi. Nous nous sommes liés et aimés dans des circonstances qui lient deux hommes pour la vie. Quelle est la nouvelle ?

— C'est que je me marie.

— Mes compliments. Et le service ?

— C'est que je viens vous demander d'être mon témoin.

— Vous ne pouvez pas, mon cher Antoine.

— Vous ne me den-

future. Pourtant, vou-

— Moi ?

— Je lui ai été pré-

vous dans des circons-

— Ce serait...

— Mlle Germaine...

— Je la crois digne...

mont, comme je vou-

saurais vous faire, à

ment plus sincère ! s'

bras à son frère d'ar-

Les deux hommes

reuse accolade.

— Alors, vous ne

huit ans, d'épouser u-

tre ?

— En aucune façon

cinq ans, ma femme

différence, ou quator-

pêche pas d'être heur-

cher ami, parce que,

bon, et que vous mé-

Un br-

A la demande de

xellois lui avait envo-

gent et bon, qui prit

prodigua à la fillette

Le médecin avait

rigueur transportabl-

ques heures, mais à

au bout un asile cha-

nulieuse sollicitude.

Quant à lui faire s-

fatigues d'une traver-

avant trois semaines

C'était la durée no-

— Hélas ! répondi-

Je ne peux pas... Je

temps !

Le père allait don-

dre aux environs de

C'était déjà pour l-

Et, pourtant, en c-

près d'Antoine Brun-

nière imprudence d'

cement inutile.

D'ailleurs, la fillet-

vrait pas de cette ab-

vrait être courte.

Le malheureux en-

devait jamais la rev-

sur les joues pâles

N'était-il pas sou-

imminente ?

Qui savait si les g-

pas au dehors ?

Peut-être, dans q-

pris, enchainé, rec-

réintégrerait-il Maz-

gny, son bourreau ?

Et la condamnation

serait encore plus in-

Pourtant, il fallait

lument de l'hôtel.

Rien de suspect n-

En quelques mi-

gare du Midi où il p-

leroi.

De Bruxelles à ce

de Ranninverek éta-

courte.

Pendant que le tr-

morait tout ce qui c-

Ah ! comme il se re-

l'avoir négligé, ce b-

Depuis que le né-

— Vous ne pouvez pas me faire plus de plaisir, mon cher Antoine.

— Vous ne me demandez pas le nom de ma future. Pourtant, vous la connaissez.

— Moi ?

— Je lui ai été présenté en même temps que vous dans des circonstances inoubliables.

— Ce serait...

— Mlle Germaine Marancey. Oui, mon ami.

— Je la crois digne de vous, mon cher Brunemont, comme je vous crois digne d'elle. Je ne saurais vous faire, à tous les deux, un compliment plus sincère ! s'écria Pierre en tendant les bras à son frère d'armes.

Les deux hommes se donnèrent une chaleureuse accolade.

— Alors, vous ne me trouvez pas fou, à trente-huit ans, d'épouser une jeune fille de vingt-quatre ?

— En aucune façon. Je me suis marié à vingt-cinq ans, ma femme en avait seize. Neuf ans de différence, ou quatorze, qu'importe... Cela n'empêche pas d'être heureux... Et vous le serez, mon cher ami, parce que, en somme, que Dieu est bon, et que vous méritez de l'être.

XV

Un brave homme.

A la demande de Davenesle, le docteur bruxellois lui avait envoyé une garde à l'air intelligent et bon, qui prit place au chevet de Denise et prodigua à la fillette des soins pressés.

Le médecin avait dit que l'enfant serait à la rigueur transportable pour un voyage de quelques heures, mais à la condition qu'elle trouvât au bout un asile chaud et confortable et une minutieuse sollicitude.

Quant à lui faire supporter les hasards et les fatigues d'une traversée, il n'y fallait pas songer avant trois semaines au moins...

C'était la durée normale de la convalescence.

— Hélas ! répondit Georges, attendre encore ! Je ne peux pas... Je n'ai déjà perdu que trop de temps !

Le père allait donc quitter sa fille pour se rendre aux environs de Charleroi.

C'était déjà pour lui une cruelle angoisse.

Et, pourtant, en cas d'échec de sa tentative auprès d'Antoine Brunemont, il eût été de la dernière imprudence d'exposer Denise à un déplacement inutile.

D'ailleurs, la fillette dormait. Elle ne s'apercevait pas de cette absence qui, de toute façon, devrait être courte.

Le malheureux embrassa Denise comme s'il ne devait jamais la revoir, et ses larmes roulèrent sur les joues pâles de la petite malade.

N'était-il pas sous le coup d'une arrestation imminente ?

Qui savait si les gens de police ne l'attendaient pas au dehors ?

Peut-être, dans quelques heures, serait-il repris, enchaîné, reconduit à Paris... Peut-être réintégrerait-il Mazas et reverrait-il M. Mégri-gny, son bourreau ?...

Et la condamnation qui ne faisait pas de doute serait encore plus impitoyable.

Pourtant, il fallait agir. Davenesle sortit résolument de l'hôtel.

Rien de suspect ne frappa son attention.

En quelques minutes, Davenesle était à la gare du Midi où il prenait son ticket pour Charleroi.

De Bruxelles à cette ville, dont le charbonnage de Runniverék était tout proche, la distance est courte.

Pendant que le train roulait, Georges se remémorait tout ce qui concernait l'ami de son père. Ah ! comme il se reprochait de plus en plus de l'avoir négligé, ce bon et brave Brunemont !

Depuis que le négociant avait dû quitter Lille

pour exploiter cette houillère, l'excellent homme avait eu sa part d'épreuves.

Jamais sa femme, Germaine Marancey, ne s'était guérie complètement de la bronchite contractée dans la nuit du 2 janvier 1871, pendant cette course folle sur la glace, à la suite de laquelle elle était arrivée aux bivouacs des mobilisés du Nord, au milieu des brouillards de la nuit.

Sur ce terrain malheureusement trop préparé, la maladie devait trouver une prise facile.

Une fluxion de poitrine, à la suite d'une imprudence au sortir du bal, enleva, après douze ans d'une union sans nuage, Germaine Brunemont à l'amour de son mari, à la tendresse d'un fils âgé d'environ dix ans, et aux caresses d'une fillette née à peine une année avant la disparition de sa mère.

Pierre Davenesle, le père de Georges, était mort depuis longtemps déjà.

Son fils exprima au mari si durement frappé toute la douleur qu'il éprouvait devant la cruauté de cette disparition.

En réfléchissant à ce douloureux événement, Georges se disait que, peut-être, c'était une tâche ardue qu'il allait demander à l'ami de son père d'assumer.

Pourrait-on se charger de Denise après le rétablissement de l'enfant ? Prendre la responsabilité d'une petite fille est un lourd fardeau pour un homme, si bon qu'il soit.

Il est vrai que Brunemont avait sa propre fille à élever. Il en aurait deux.

D'ailleurs, Davenesle l'espérait de toutes ses forces, ce ne serait pas pour bien longtemps qu'il confierait sa fille à un étranger.

Dans le pays inconnu vers lequel il se dirigeait, il saurait travailler avec courage, se refaire une vie, un intérieur, où il pourrait, le plus tôt possible, appeler sa fillette qu'il aurait la joie de voir grandir à côté de lui...

Mais les minutes étaient précieuses. L'évadé aurait dû déjà voguer en pleine mer.

Enfin !... Si tout allait comme il l'espérait du côté d'Antoine Brunemont, ce ne serait que vingt-quatre heures de perdues. Le lendemain, il pourrait s'embarquer à Anvers.

Cependant le train entra dans la gare de Charleroi. Sur le quai, Georges vit un homme au visage triste, pensif et doux.

Bien que les années eussent fait leur œuvre, le fugitif reconnut tout de suite celui qu'il venait chercher, qui, de son côté, retrouva dans la physionomie de Davenesle, une saisissante ressemblance avec Pierre.

Ils se serrèrent la main.

— Vous m'excuserez, mon enfant, si je ne suis pas venu à votre rencontre en voiture. Le trajet n'est pas bien long.

Ils prirent le chemin de Runniverék.

Dès qu'ils furent arrivés au charbonnage, Brunemont ouvrit une porte et introduisit le visiteur dans un cabinet de travail confortablement meublé.

L'excellent homme dit avec une simplicité touchante :

— C'est votre père qui vous reçoit ici, mon cher enfant... Considérez-vous comme chez lui et, par conséquent comme chez vous.

Georges remercia avec effusion. Il ne s'était pas trompé en s'adressant à ce brave cœur.

Prenez place, dit Brunemont en désignant un vaste fauteuil. Ici, nous sommes bien chez nous.

Avant de s'asseoir, Georges regarda son hôte avec plus d'attention et s'aperçut qu'il était entièrement vêtu de noir.

— Vous regardez mes habits, fit Brunemont, en poussant un long soupir... Pourtant vous avez dû apprendre la navrante nouvelle. Vous êtes des premiers à qui j'ai envoyé une lettre de faire-part.

— Non... balbutia Davenesle, songeant que la lettre devait être arrivée pendant l'époque de sa détention... Je n'ai rien reçu... Quel est donc le nouveau malheur qui vous a frappé ?

— Ma fille ! articula péniblement Antoine Brunemont, dans les yeux duquel deux grosses larmes apparurent. Il y a six semaines !... La pauvre mignonne était comme sa mère. Sa poitrine était délicate... L'affreux hiver que nous venons de passer l'avait éprouvée terriblement. Elle a pris froid, et, le jour de l'Ascension, elle aussi est montée au ciel !...

Le jour de l'Ascension !...

Davenesle frémit en songeant à ce qui s'était passé, dans sa vie, à lui aussi, ce jour-là.

— Vous entrez dans une maison bien triste, reprit le pauvre père, mais elle n'en est pas moins pleine d'affection et de dévouement pour vous.

— Et votre fils ? interrogea Georges.

— Il est en Allemagne, aux environs d'Aix-la-Chapelle, chez un de mes correspondants.

— Il doit être grand, déjà, il me semble ?

— Il va sur ses treize ans. Cela m'a un peu serré le cœur de l'envoyer là-bas ; mais j'ai tenu à ce qu'il apprit la langue de nos vainqueurs et aussi à ce qu'il les vit de près. C'est en grande partie à notre ignorance que nous avons dû notre défaite d'il y a quinze ans... Mais parlons de vous, mon cher enfant. D'après votre dépêche, j'ai cru comprendre que ce n'était pas seulement le désir de serrer la main à un vieil ami qui vous amenait ici.

— En effet, répondit Davenesle. J'en suis heureux.

— Vous avez tort. Je vous le répète. L'appui que vous rencontreriez en votre père, vous le trouverez en moi. Parlez-moi donc à cœur ouvert, comme vous lui parleriez.

— Ah ! monsieur, je suis profondément touché de votre bonté. Vous savez que j'ai une petite fille...

— Qui est née presque en même temps que ma Cécile, fit son interlocuteur en secouant douloureusement la tête, les yeux perdus dans le vague... Oui, je me rappelle... Je parlais souvent d'elle à mon cher petit ange. Puis-je donc vous être utile en ce qui la concerne ?

— Vous pouvez la sauver et me donner le plus grand bonheur qu'il me soit permis d'espérer sur la terre.

— Comment cela ?

En peu de mots, Davenesle expliqua à son vieil ami la maladie soudaine qui avait prit la petite fille pendant leur voyage, le diagnostic du médecin de Bruxelles, et l'impossibilité où il se trouvait d'attendre les trois semaines au bout desquelles l'enfant devait être rétablie.

Il conclut :

— Il faut absolument que je parte. Je devrais déjà être en mer.

— Vous partez ? fit très naturellement Brunemont. Pour quel pays ?

Georges resta un moment interdit.

Le savait-il ?

C'est à Anvers seulement, en face des navires en partance, qu'il comptait se décider.

Il balbutia :

— Pour le Canada... Oui... J'ai une grosse affaire là-bas... une affaire qui m'y retiendra longtemps.

— Et vous emmenez votre fillette avec vous ?

— Naturellement.

— Pourquoi votre femme ne vous accompagne-t-elle pas ?

Davenesle resta un instant muet.

Enfin, avec un violent effort sur lui-même, il répondit d'une voix poignante :

— Ma femme !... elle est morte pour moi !...

— Je ne vous en demande pas davantage, mon

ami, se hâta de répliquer Brunemont... Eh bien ! puisque vous voulez partir et que votre petite ne peut pas supporter le voyage en ce moment, il y a un parti tout simple à prendre : laissez-la-moi.

— Vous consentez s'écria Georges avec la plus ardente reconnaissance.

— Cela va de soi ! Vous pouvez être tranquille. Nous aurons soin d'elle ici. J'ai conservé la personne qui avait élevé Cécile. Votre petite Denise — car elle s'appelle Denise, je crois — prendra la place de ma pauvre chérie. Je vous enverrai régulièrement de ses nouvelles à l'adresse que vous me donnerez, et, à votre premier signal, si vous ne pouvez venir la chercher, je vous l'amènerai moi-même.

— Vous feriez cela ?

— Je dois bien ce service au fils de mon plus cher ami. Pour le moment, puisque l'enfant est transportable, il faut aller la chercher. Vous avez un train dans une demi-heure. Denise peut être installée ici avant le dîner.

— Ah ! vous êtes le meilleur des hommes !

— Je fais pour vous ce que votre père aurait fait pour mon fils en pareil cas, soyez-en sûr. Allez vite, mon cher enfant. En vous attendant, nous ferons ici les préparatifs avec ma bonne Barbara.

Le programme qu'avait fixé Antoine Brunemont fut ponctuellement suivi par Georges. Quelques heures après, Denise, chaudement enveloppée par les soins de la garde-malade bruxelloise qui avait tenu à l'accompagner à destination, était couchée dans le petit lit qu'occupait deux mois avant Cécile Brunemont.

Daveneslerémunéra largement la bonne femme qui avait veillé sur sa fille avec tant de sollicitude, et la chargea d'un mot de remerciement pour le docteur : dans l'enveloppe il glissa un billet de banque.

Denise avait encore une forte fièvre.

Tandis qu'elle dormait, d'un sommeil toujours agité, Barbara Moliënbeck, la femme de charge dont Brunemont avait parlé à Georges, une forte Flamande à la stature de gendarme, aux épaules carrées, veillait à son chevet.

Dans la chambre voisine, dont la porte était ouverte, se tenaient Antoine Brunemont et Davenesle.

— Vous avez vu, dit le digne homme. Je crois que vous pouvez être tranquille.

— J'en suis sûr !

— Maintenant, mon cher enfant, occupons-nous de vous... Avez-vous de l'argent ?

— J'ai environ six mille francs.

— Ce n'est pas assez.

— Pourtant.

— Je vais vous donner... vous prêter dix mille francs... Quand vous serez... là-bas, si vous avez besoin de plus, prévenez-moi.

— Mais si je ne pouvais pas vous rembourser... S'il m'arrivait malheur ?

— Je déplorerais de tout mon cœur votre perte. Quant à celle de l'argent, croyez qu'elle ne me causerait aucun regret. Je ne suis pas millionnaire, mais la petite fortune honorable que je laisserai à mon fils lui permettra de vivre comme j'ai vécu, sans souci du lendemain.

(A suivre.)



Le chat du „Flot berceur.“

Quand les Fricandeu eurent amassé suffisamment d'écus dans le commerce d'épicerie, mercerie et articles de Paris qu'ils tenaient depuis trente ans passés, ils vendirent leur boutique et songèrent à couler en paix leurs vieux jours.

Le père Fricandeu s'appliqua à tuer le temps le moins maussadement possible : il jardina, pé-

cha à la ligne, barbouilla de peinture les boiserie de son appartement ; bref, il se livra à un tas d'occupations parfaitement inutiles et souvent onéreuses.

Sa femme se montra moins remuante. En dehors des soins du ménage, elle s'attelait à la lecture des « Mystères de Paris » achetés, jadis, sous la forme de livraisons à deux sous ; « Mystères » dont elle n'avait jamais eu auparavant les loisirs de couper les pages tant elle était accaparée par son négoce.

L'été dernier, l'honorable madame Fricandeu, estimant que la saison se révélait prometteuse de longues et belles journées eut l'idée déconcertante — déconcertante pour son mari — de vouloir aller passer un mois au bord de la mer.

L'ex-épicière s'efforça de démontrer la stupidité d'un semblable projet : ils étaient âgés, peu ingambes, habitués à leur chez soi : on ne quitte plus ses lares à cet âge. Sans compter que cela coûterait cher, très cher. Ces sages réflexions n'obtinrent pas raison de l'entêtement de l'épouse.

Dieu merci, le cours en Bourse de diverses actions et obligations haussa fort à propos ; plusieurs centaines de francs tombèrent de ce fait dans l'escarcelle des conjoints, brisant instantanément toute résistance de l'opposant.

Dès lors, le ménage apprit à connaître le souci de faire ses malles.

Papa Fricandeu se plaignit souvent, le soir, d'être atrocement courbaturé, tandis que sa femme, le visage décomposé, souffrait d'affreuses migraines sans oser l'avouer.

Le jour tant attendu du départ approchait.

Seul, restait à confectionner un petit coffre dans lequel le chat de la maison — chat ancora de réelle beauté, sensible à la douce et caractéristique appellation de Minet — serait mollement déposé et enfermé, afin d'effectuer le voyage en chemin de fer à l'abri des vicissitudes.

Minet vit M. Fricandeu assembler, façonner, clouer ; puis capitonner à l'intérieur, avec de vieilles étoffes, des planches arrachées à une ancienne caisse à sucre. Il ne se doutait point, le pauvre, qu'il assistait à la construction d'une prison à son intention.

Il fallut pourtant bien que l'innocente créature subit, certain matin, le sort auquel elle était vouée !

Claustreuse par surprise, la malheureuse bête dut digérer à l'étroit des kilomètres infinis de voie ferrée.

Sa fine tête blanche au museau rose, à l'œil gauche auréolé d'une tache de poils noirs, pensa éclater de terreur au bruit assourdissant des roues de fer écrasant en vitesse les rails d'acier, au claquement répété des portières refermées avec fracas, aux voix cacophoniques et souvent étranges de bizarres voyageurs ; à mille autres causes encore dont un chat trinquillant en wagon pour la première fois est susceptible de se méfier et de trembler...

...Finalement, bipèdes et quadrupède prirent possession de la villa.

Celle-ci, de pimpante apparence, clamait en lettres d'or peintes au fronton de l'entrée, son nom : « Flot Berceur ».

Minet, extrait de son cachot, visita les appartements de bas en haut, flaira dans tous les coins, se livra à de nombreuses quoique discrètes manifestations, démontrant péremptoirement qu'il se plaisait beaucoup mieux là que dans n'importe quel train.

Le trio vécut de façon normale la première semaine.

En de longues promenades par les sentiers des douaniers, M. et Mme Fricandeu respiraient à pleins poumons l'air pur et vivifiant du large, pendant que Minet, docile, restait enfermé dans

la villa, portes et fenêtres soigneusement closes pour qu'il ne s'échappât pas. Dehors en effet, (sa maîtresse le lui avait répété) c'était l'inconnu et ses embûches : des coups, des pierres, des pièges, le poison, peut-être la mort sous le couteau d'un égorgueur pourvoyeur de gibelottes.

La deuxième huitaine fut davantage fiévreuse : Minet montrait des velléités de s'enfuir.

La troisième semaine, — ah ! pleurez, mes yeux ! — fut témoin de la catastrophe appréhendée : M. Fricandeu ayant laissé ouverte, par mesure d'hygiène, la fenêtre de la chambre conjugale, Minet, le monstre ! s'échappa !

Ce qu'il en advint fut horrible !

Mme Fricandeu cria, sanglota, perdit tout son appétit et tout sommeil.

Le jour, la nuit, elle réclama à tous les échos le matou vagabond.

Portes et croisées restèrent désormais béantes dans le but de faciliter le retour de l'égaré.

Papa Fricandeu, victime des courants d'air, attrapa fluxions, douleurs, rhumatismes ; vaillant, il les supporta avec résignation.

Bientôt, le ménage devint la risée de la colonie des baigneurs mise au courant de l'aventure. Sur la plage, au Casino, dans les salons de la haute société balnéaire, un jeu nouveau fut lancé ; il obtint un succès spontané, immense, foudroyant, et ce jeu s'appela, naturellement, le « jeu du chat perdu ».

Il fallait avoir l'âme stoïque comme l'avait Mme Fricandeu pour rester debout devant cet amoncellement de méchancetés et ne pas succomber sous l'énormité du malheur !...

Tant de courage devait être récompensé.

Vers le 25 du mois, quelques quarante-huit heures avant la date du retour, Minet réapparut, pâle vision, maigre, élanqué, le regard las, presque honteux et repentant de son incartade, pouvait-on croire.

D'où venait-il ? Qu'avait-il fait ?... On ne le lui demanda point. Il ne fut ni grondé ni battu, mais caressé, choyé. Sa rentrée au bercail fut pour les trois hôtes du « Flot berceur » jour de joie sans mélange.

La semaine suivante, le couple Fricandeu revenait au pays avec son chat, femme et mari les traits pâlis, allongés, ayant, en un mot, mauvaise mine : l'air de la mer, savez-vous, ne convient pas à tous les tempéraments.

« Et puis » comme dit Mme Fricandeu — et ce sera la conclusion de cette histoire dont je vous demande de taire le narrateur, — « quand on a des animaux qu'on aime, c'est comme quand on a des petits enfants, ça ne vaut rien de voyager. »

Emile DELTA.



Echos amusants.

Un gros commerçant de Paris n'aime pas à être dérangé dans ses occupations.

Comme, tout récemment, sa fille venait se plaindre à lui d'avoir été battue par son mari :

— Battue ! s'écria le père indigné, mon gendre a fait cela ! Mais comment battue ?

— Un soufflet sur la joue, là.

— Un soufflet : le plus mortel affront. Il faut que je me venge !

Et, brusquement, il applique à la malheureuse enfant un retentissant soufflet sur l'autre joue ; puis, rassurant et embrassant la pauvre fille éfrayée :

— Va, lui fait-il, retourne vers ton mari ; dis-lui que je me suis vengé ; il a frappé ma fille ; j'ai frappé sa femme.

Authentique !

GLASSON FRÈRES IMP.-ÉDITEURS, BULLE

eu le plaisir d'entendre il années dans une causerie s rie de montagne.

Elections commu

Mercredi soir, le parti rad une preuve de vitalité et que l'on avait rarement chez nous. Plus de deux teurs se pressaient dans le Cercle des Arts et Métiers choix des candidats au C munal.

Les derniers événement trait notre parti d'entrer électeurs vont affronter l entraî. L'assemblée a dé ration d'une liste comp noms.

Et maintenant, chers serrez les rangs et prépar lute avec la vigueur don donné si souvent de magni ves.

Une agréable s

perspective. — Diman à 7 h. 1/2 du soir, dans la du Café Moderne à Bulle de musique des employés mins de fer régionaux don rée familière annuelle. La met d'être très intéress nous annonce l'exécution pays avec accompagnement Ces morceaux ont été orc cialement pour cette socié sympathique compositeur M. l'Abbé Bovet, profes

Un loto avec de beaux tercalé dans la partie Comme l'année dernière (souples scolaires) une gran la recette sera attribuée à de bienfaisance.

Allons donc nombreux notre sympathie aux mod leurs que font les empl chemins de fer. Notre pu pour eux un encouragement

Cinéma Lu

Dimanche 3 Mars

Matinée, 3 h. Soirée,

LE CIRQUE DE LA MOR

Drame à grand spectacle, le plus formidable, le plus se tionnel ensemble d'émotions l'on puisse imaginer.

et autres vues inédites

Dimanche 17 Mars

La Naissance, la V

et la Mort du Chri

Sommelière

brave et honnête

est demandée

à l'Hôtel du Cheval-Bl

Bulle.

A vendre pour manque

fourrage, une paire de

CHEVAUX

S'adresser à Jul. Pica

charretier, avenue du H

Fribourg.

On cherche pour Bulle

I cuisinière

et 1 femme de cham

ayant déjà du service. Inutile

de présenter sans de bonnes r

rences.

S'adresser à Publicitas

A., Bulle, sous P 403 B.

en le plaisir d'entendre il y a quelques années dans une causerie sur l'Artillerie de montagne.

Elections communales. — Mercredi soir, le parti radical donnait une preuve de vitalité et de vigueur que l'on avait rarement constatées chez nous. Plus de deux cents électeurs se pressaient dans les locaux du Cercle des Arts et Métiers pour faire choix des candidats au Conseil communal.

Les derniers événements ayant contraint notre parti d'entrer en lice, nos électeurs vont affronter la lutte avec entrain. L'assemblée a décidé l'élaboration d'une liste complète de neuf noms.

Et maintenant, chers concitoyens, serrez les rangs et préparez-vous à la lutte avec la vigueur dont vous avez donné si souvent de magnifiques preuves.

Une agréable soirée en perspective. — Dimanche 3 mars, à 7 h. 1/2 du soir, dans la grande salle du Café Moderne à Bulle, la Société de musique des employés de nos chemins de fer régionaux donnera sa soirée familière annuelle. La partie promet d'être très intéressante car on nous annonce l'exécution de chants du pays avec accompagnement de fanfare. Ces morceaux ont été orchestrés spécialement pour cette société par notre sympathique compositeur fribourgeois M. l'Abbé Bovet, professeur.

Un loto avec de beaux prix sera intercalé dans la partie musicale... Comme l'année dernière (100 fr. aux soupes scolaires) une grande partie de la recette sera attribuée à une œuvre de bienfaisance.

Allons donc nombreux témoigner notre sympathie aux modestes travailleurs que sont les employés de nos chemins de fer. Notre présence sera pour eux un encouragement à persé-

véer dans la voie du travail sérieux et des récréations honnêtes.

Aux C. E. G. — Le personnel des Chemins de fer électriques de la Gruyère avait demandé au Conseil d'administration une augmentation de salaire, en donnant la date du 25 février comme délai pour obtenir satisfaction, à défaut de quoi la grève serait déclarée.

Le Conseil d'administration s'est réuni d'urgence lundi; il a entendu les délégués du personnel et voté des augmentations répondant en grande partie aux revendications formulées, de sorte que la grève est évitée.

Les augmentations votées sont de 400 fr. pour les célibataires, 600 fr. plus 80 fr. par enfant pour les employés mariés.

Ces augmentations représentent, pour les Chemins de fer électriques de la Gruyère, une aggravation de dépenses de 140,000 francs.

Le Cirque de la Mort. — Ce drame poignant et d'une grande vigueur sera donné dimanche en matinée et en soirée par le Cinéma Lux. Ceux qui ont eu le plaisir d'en jouir une fois déjà seront d'assister de nouveau à ce grand spectacle. Pour les autres, c'est vraie bonne fortune que la réédition de ce superbe film.

Marché hebdomadaire. — En dépit de l'état de la température, le marché de jeudi a été fort animé, mais il a été rapidement terminé.

Le marché au petit détail comptait 28 veaux, vendus à raison de fr. 2.15 le kilo, 1 mouton, 4 porcs gras et 44 porcelets.

Les porcs gras sont en hausse; ils sont cédés à fr. 4.40 le kilo.

Aux Halles, les œufs ont été vendus à raison de 25 centimes pièce.

Correspondance patoise.

La vindzante dou médzo.

Le vilio médzo Thorin de Velà-che-Mon, on boun anhian et on bon médzo, l'avi l'abitude de prendre on fuji de tzathe in alin trovà ché malàdo. Din chi tin, on alavè pà in trin kemin ou dzuè de vuè et pè le tzèrèrè ie puyi réhuchi de teri na lèvra.

On dzuè, nouthro médzo chin d'alavè, de la pà de Nielie-min, kontre Lecho. Kemin d'abitude, l'avi cha dzielia a l'épola. Le rékontre le gro Tèno de Granvelà, ouna plietena bin ratheria, ke li fà: « Ma, moncheu le médzo, vouthrè drouguè ne chon pà mé prou liolè ke vo j'ithè d'obedji de prendre on fuji po vinyi a bè de vouthrè malado? »

L'anhian ne rëpon rin ma ché moujè: « Atin, Tèno, no verin chi ke rirè le dèri! » Ne fo-the pà que kotié dzuè apri choche, nouthro Tèno, portan rébuchtò kemin on tzano tzé, ma-

lâdo de na krouye kuèrta. Ma fè, l'afère n'alavè pà et le malâdo ché déchidè de fère a vinyi le médzo. Chtiche arouvè avui ché drouguè et li fà: « Nè rin, Tèno, no tè volin rido débarachi. Tè fo prendre chi piti patiè et te cheri vuto rè d'atake. » Tèno prin le remèdo, keminthe a fère di gro jiè, vin brè de tzo, rankmalè, fà di j'efuà po vomè et ne pou pà dere on mo. In rijolin, le médzo li fà: « Bliaga ora, tè ke tà tan krouye lin-vua. »

Lwì dou Prà d'amon.

A tout péché miséricorde!

« Fumeur impénitent, je souffrais depuis longtemps du catarrhe chronique des fumeurs. Mais voici deux ou trois ans que je me sers des Pastilles Wybert-Gaba, et je n'ai plus de maux de gorge, de toux ni d'enrouement, et fume impunément plus que par le passé. »

R. P., à Berne.

On imite les Pastilles Wybert-Gaba, prenez y garde lorsque vous en achetez! Les véritables ne se vendent qu'en boîtes de 1 fr. 25.

La Carte forcée.

-- Parodie du sonnet d'Arvers. --

Le beurre a son secret, la graisse a son mystère :
Un anxieux problème en un moment conçu.
La conjoncture est sombre, on ne saurait le taire,
Et les heureux du jour n'en ont jamais rien su.

Vatel aura passé près d'elle inaperçu,
Toujours à ses côtés, soumis à l'inventaire ;
Il ira jusqu'au bout, résigné sur la terre,
Ménageant avec art le peu qu'il a reçu.

Indifférente au jeûne auquel on doit s'attendre,
Elle suit son chemin distraite et sans entendre
Ce murmure insolite élevé sur ses pas.

A la restriction foncièrement fidèle,
Dispensant ses bienfaits selon l'étroit modèle,
La carte exultera si nous n'y touchons pas!

Bulle, février 1918.

C. JOLLIET.

Cinéma Lux

Dimanche 3 Mars
Matinée, 3 h. Soirée, 8 h.

LE CIRQUE DE LA MORT

Drame à grand spectacle, le plus formidable, le plus sensationnel ensemble d'émotions que l'on puisse imaginer.

et autres vues inédites.
Dimanche 17 Mars
La Naissance, la Vie et la Mort du Christ.

Sommelière
brave et honnête
est demandée
à l'Hôtel du Cheval-Blanc, Bulle.

A vendre pour manque de fourrage, une paire de
CHEVAUX
S'adresser à Jul. Piccard, charretier, avenue du Midi, Fribourg.

On cherche pour Bulle
1 cuisinière
et 1 femme de chambre
ayant déjà du service. Inutile de se présenter sans de bonnes références.
S'adresser à Publicitas, S. A., Bulle, sous P 403 B.

MANŒUVRES

On demande de suite plusieurs bons manoeuvres ou bûcherons connaissant bien la manutention des bois en grumes. Place stable.
S'adresser à M. Dumas & Cie., Romont.

Mises de bois.

Samedi 2 mars, au pied de la forêt cantonale des Combes, vente en mises publiques de :
4 billons sapin, 7 billes hêtre, 70 stères hêtre, 2 stères sapin, 3 tas de branches, 4 tas d'éclaircies et 30 pièces de charpente.
Rendez vous des mises à 1 1/2 heure, au pont d'Estavanens.
L'Inspecteur des forêts du 3^e arrondissement.

On demande un
bon vacher
ainsi qu'un fort
garçon
de 14 à 15 ans, entrée à convenir, chez les Frères Charrière, à Bussy s/ Morges.

On cherche à louer
pour l'été 1918, un
chalet meublé.
Offres avec nombre des chambres, prix de location et si possible plan, sous chiffres P 472 M, à Publicitas S. A., Montreux.

ON DEMANDE une bonne
servante de campagne
chez M. Justin Magnin, à Marsens.

ON DEMANDE une fille

de 20 à 30 ans, connaissant les travaux du ménage.
S'adresser au Magasin Ch. Mayer, chaussures, Bulle.

Fille de cuisine

de 16 à 18 ans est demandée.
S'adresser à Publicitas S. A., Bulle, sous P 408 B.

LOCATION de boulangerie.

Le soussigné met en soumission la location du magasin de boulangerie et épicerie, ancien bâtiment Marmier, situé au centre du village de Vuadens.
Occasion très favorable pour prendre sérieux.
Pour tous renseignements, s'adresser au soussigné.
Les soumissions sont à déposer d'ici au 10 mars prochain, chez
Louis SUDAN
entrepreneur, Vuadens.

Grand magasin

avec devanture moderne
est à louer
au centre de la ville de Bulle. Spacieux dépôts et caves. Entrée à volonté.
S'adresser à l'Agence agricole Aug. Barras, à Bulle.

Appareils photographiques

neufs et d'occasion
Grand choix. Catalogue grat.
Place
A. Schnell, Saint-François, 9 LAUSANNE

SCIEURS

On demande de suite deux bons scieurs pour multiple.
Place assurée.
S'adresser à M. Dumas & Cie., Romont.

Attestation

J'étais atteint de la pelade (chute partielle de la barbe et des cheveux) depuis une vingtaine d'années. J'avais employé quantité de produits de tous genres qui ne firent aucun effet.
Je fis essai de la lotion « CAPILORE » ; après un traitement suivi pendant 1 an et demi, 2 fois par jour, j'obtins la croissance complète de la barbe et des cheveux. Je puis vivement recommander cette célèbre lotion « CAPILORE » à toute personne dans des cas semblables.
La Tour-de-Trême, le 2 fév. 1918.
(signé) M. M.
Le « CAPILORE » se vend en flacons de 3.- et 5.- fr.
Envoi contre remboursement.
Dépôt général :
Parfumerie MARGOT, Bulle.

A louer à Vevey

CAFÉ
avec appartement; conditions favorables. Pas de reprise.
S'adresser aux notaires Monod, Vevey.

On demande un domestique

pour soigner trois vaches et travailler à la campagne
S'adresser sous No 418 B. à Publicitas S. A., Bulle.

Société Electrique de BULLE.

Vu la hausse continue des prix d'achat, les lampes à filament métallique, forme poire, verre clair, seront vendues à raison de Fr. 1.20 à partir du 1^{er} mars 1918, jusqu'à nouvel avis.
La Direction.

Mme F. Ormin

SAGE-FEMME
reçoit des pensionnaires à toute époque.
Consultations tous les jours.
Téléphone 4588.
Confort. — Prix modérés.
Près de la Gare.
Rue de Berne, No 9, GENÈVE.

On cherche à louer

à Bulle, une petite
écurie
pour un ou deux chevaux, si possible avec remise.
S'adresser à Publicitas S. A., Bulle, sous P. 385 B.

Bon garde-génisses

est demandé pour le 1^{er} mai pour belle ferme située près d'un village dans le Jura-Français.
S'adresser à Publicitas S. A., Bulle, sous P. 416 B.

Bulle, pharmacie d'office

Dimanche 3 mars
Pharmacie GAVIN

